

LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 18 juillet 1885

SOMMAIRE

TEXTE : Nos Primes.—Entre-nous, par Léon Ledieu.—Le pianophobe par Maurice O'Reilly.—Un conseil par semaine.—Poésie : Un nid. par E. Souvestre.—Presque.—Notes et impressions.—La Porteuse de Pain (suite).—L'esclavage en Chine. Quelques pensées sur les femmes.—Récréation de la famille : Charade, logographe énigme et rébus.—Choses et autres.—Primes du *Monde Illustré*.

GRAVURES : Etats-Unis : Une famille surprise par une trombe.—Portraits de Jules Verne et de la reine Victoria.—Femme Herzégovine.—Un nid.—Gravure du feuilleton.—Rébus.

NOS PRIMES

Au dernier tirage mensuel de nos primes, les principaux lots ont été réclamés par les personnes suivantes :

Adélarde Pageau, 235, rue Maisonneuve, \$50.00 ; Albert Desnoyers (chez Lanthier & Cie, chapeliers, 1663, rue Notre-Dame, \$25.00 ; J. Chartrand, 159, rue St-Martin, \$15.00 ; A. Contant, 23, rue Boyer, \$10.00 ; Jules Pavin, 667, rue St-Jacques (Ouest), \$4.00 ; J. H. Pellerin, 1215, rue Notre-Dame, \$2.00.

La liste complète des réclamants sera publiée la semaine prochaine.

ENTRE-NOUS

QUELLE affaire ! quel scandale !
Mon Dieu ! quel scandale !

Quoi ! des gens que l'on disait—et qui se disaient, surtout—si vertueux, si moraux, si religieux, si bons, si purs, si sévères, si graves, si prudes, si collets-montés, si... etc.

Des gens qui posaient pour la vertu, l'honnêteté, la pureté, etc.

Enfin, des gens que tout le monde respectait, considérait et saluait ; que l'on donnait pour modèles aux hommes de tous les pays.

Eh bien ! ces gens-là mènent une vie de bâtons de chaises, ils se conduisent comme des polichinelles et n'ont de respect pour rien, ni pour personne.

* * *

Pour être franc, je m'en étais toujours douté, mais comme je ne passe pas pour aimer beaucoup ces gaillards-là, je le disais tout bas, pour ne pas me faire accuser de partialité, de fanatisme et autres jolies qualités que l'on donne généralement aux gens qui ne sont pas de notre opinion.

Aujourd'hui, la bombe a éclaté, et le bruit de l'explosion a été entendu de tous les points du globe.

C'est le *Pall Mall Gazette* qui vient de menacer de découvrir le pot aux roses.

Il règne, paraît-il, dans la haute société anglaise, une dépravation dont on ne peut pas se faire une idée, et la publication des horreurs commises à Londres ferait dresser les cheveux.

L'article de la *Gazette* a produit une sensation sans exemple, et l'attitude pleine de défi de ce journal semble prouver qu'il est sûr de ce qu'il avance.

Voyez, du reste, comme il s'exprime :

On supprime souvent des journaux à Vienne, mais il est impossible de porter une telle atteinte à la liberté de la presse à Londres. Au lieu de faire la guerre aux enfants dans les rues, que les autorités agissent contre les personnes qui sont responsables des désordres que nous avons signalés. Si nous avons publié des obscénités, que l'on tente des poursuites contre nous.

Nous n'ions avoir publié des articles qui blessent la pudeur, et nous déclarons que les autorités feront preuve de lâcheté si elles ne nous poursuivent point, après avoir dit que la *Gazette* était un journal obscène.

Nous avons choisi ce mode de publicité afin de signaler les horreurs dont nous sommes environnés. Plus la publicité sera grande, plus il nous sera facile de prouver ce que nous avons avancé. Nous pouvons produire des témoins, à partir du duc de Canterbury et du prince de Galles, en descendant jusqu'à madame Jeffries, et nous ferons interroger ceux qui nous ont fourni des renseignements.

Que ceux qui ne veulent pas saper la société par sa base réfléchissent avant de nous forcer à confronter en Cour des femmes de mauvaise vie avec des princesses du sang, des personnages de haut rang avec les victimes de leurs passions.

Je respecte trop les lecteurs du *MONDE ILLUSTRÉ* pour citer les articles auxquels on fait allusion, mais l'extrait que l'on vient de lire prouve que le mal s'étend du haut en bas.

* * *

La rue Northumberland, où se publie le *Pall Mall Gazette*, est depuis huit jours encombrée par une foule immense, et à l'heure où paraît le journal, les portes et les fenêtres du rez-de-chaussée ont déjà été enfoncées plusieurs fois.

Des femmes et des enfants ont été renversés et blessés grièvement.

Les exemplaires du journal se vendent avec une rapidité inouïe et à des prix exorbitants. Les vendeurs de journaux sont dans la jubilation, ils demandent un, deux, trois chelins pour un numéro, et font fortune.

La famille royale, la Cour, la Chambre des Lords, les tribunaux, se sont émus de ce scandale et on ne s'occupe que de cette affaire dans tout l'Empire britannique.

Le cardinal Manning a accepté la proposition des propriétaires de la *Gazette* de soumettre une preuve complète des révélations, y compris les noms et les détails, à un certain nombre de personnes respectables.

Le cardinal Manning, le comte de Shaftesbury, le comte de Dalhousie, M. Samuel Morley et M. Howard Vincent, auraient le privilège de faire le rapport qu'ils jugeront convenable.

* * *

Voici donc le premier acte joué.

Le second nous sera connu dans quelques mois, probablement pas avant, car on conçoit qu'il faudra entendre des centaines de témoins et s'entourer de tous les renseignements nécessaires.

Quand au dénouement, il sera peut-être terrible.

Quand le peuple voit que la classe dirigeante (comme certaines gens nomment la noblesse de nom et la noblesse d'argent) commet des infamies sans nom, il est bien près de se fâcher.

* * *

Ceci est pour l'Angleterre, mais en Allemagne c'est bien autre chose, et il faut vraiment que le peuple y soit abruti au dernier degré pour supporter ce qu'on lui fait souffrir.

Il y a quelques jours, un scandale incroyable a eu lieu à Berlin.

Un prince, proche parent du vieil empereur et fils d'un général célèbre, après être allé à un dîner au château de Sans Souci, près de Berlin, avec quelques amis, s'est rendu dans un endroit fréquenté par la jeunesse dorée.

La tête un peu chaude déjà, ils ont commencé à crier et à chanter et ont fini par lancer les bouteilles par les fenêtres.

Au milieu de cette orgie, le prince s'est querellé avec le lieutenant Priwitz, du premier régiment des cuirassiers, et l'a frappé à la figure.

La police est arrivée sur ces entrefaites et a renvoyé les jeunes gens chez eux.

Le lieutenant Pritwitz, se trouvant déshonoré vis-à-vis ses camarades et l'étiquette défendant un duel avec un prince de la maison de Hohenzollern, s'est logé une balle dans la tête et a laissé une lettre expliquant les motifs de son suicide.

L'empereur, en apprenant cette nouvelle, a envoyé une lettre de condoléance au père du lieutenant.

Voilà comment les choses se passent à Berlin, dans un pays où on a aussi la prétention de poser pour la vertu.

Si un prince, un roi ou un empereur se permettait de nos jours de souffleter un Canadien-Français, je crois qu'il aurait vite la monnaie de sa pièce.

* * *

Il ne se passe guère de semaines où vous ne voyez exposés, dans les vitrines des encadreurs ou des marchands de gravures, des portraits de braves gens qui se sont payé la fantaisie de se faire *pourtraire*.

La plupart sont très mauvais, mais cela importe peu, le public a si peu l'habitude d'en voir de bons qu'il finit peut-être par croire qu'on ne peut en faire de meilleurs.

Ces sortes d'expositions profitent à l'artiste (qui parfois n'a jamais appris le dessin), son nom est mis en évidence et cela peut amener des clients.

Ce que je comprends moins, cependant, c'est l'intérêt que peut avoir madame X..., par exemple, à faire connaître au public qu'elle a le nez mal fait et le teint couleur de lie de vin.

Puisque l'œuvre de l'artiste a été acceptée, c'est qu'elle est fidèle, mais enfin ce n'est pas une raison pour afficher ainsi les laideurs que l'on cherche généralement à cacher.

Il y a peu de temps, j'ai remarqué ainsi un portrait de femme, dont la figure portait tous les signes d'une décomposition déjà avancée.

Qu'un tel phénomène existe, c'est possible, quoiqu'à vrai dire j'en doute fort, mais il vaudrait mieux, je crois, ne pas le rendre aussi public.

Un de nos excellents artistes, à qui je parlais l'autre jour de cette singulière manie, me demandait si on ne pourrait pas forcer les gens qui exposent ces horreurs, à obtenir au préalable une autorisation du bureau de santé.

Hélas ! non, et c'est bien malheureux !

* * *

La princesse Béatrice a bien eu trente mille louis sterling de dotation, comme je vous le disais dernièrement.

Quelques membres de la gauche du parlement anglais ont trouvé d'assez bonnes raisons à l'appui de l'opposition qu'ils ont faite à la proposition du ministère, mais rien ne vaut la réflexion faite en 1640, par un député français.

C'était à propos du mariage du duc d'Orléans, et le ministère demandait à la chambre de voter à cette occasion cent trente mille francs d'épingles ou de dotation, si vous aimez mieux.

"Cent trente mille francs d'épingles, s'écrie M. de Montlaville, j'ai une tante qui en dépense pour douze sous par an, et qui en perd considérablement !"

LÉON LEDIEU.

LE PIANOPHOBE

I



la suite de quelles circonstances Théodore Bichon avait-il voué aux pianos cette haine implacable qui fut le côté légendaire de son existence ? Nul ne l'a jamais su. Mais son père, sa mère, deux sœurs et trois frères étaient virtuoses consommés sur cet instrument, et il est permis de croire que la jeunesse de Théodore fut condamnée au piano forcé à perpétuité.

Pareil à un estomac délabré par des repas trop copieux, ses oreilles eurent une indigestion de valse et d'exercices ; et à l'audition d'une sonate ou d'un concerto de longue haleine, elles éprouvaient une répugnance comparable à celle d'un dyspeptique, devant lequel on placerait quelque plantureux pâté encore tout chaud dans sa croûte dorée.

Aussi, quand il songea à se marier, Théodore fut bien décidé à prendre une femme qui ignorait ce que c'était une gamme. Mais là était la difficulté. A Montréal, toutes les jeunes filles jouent du piano, même celles qui ne le savent pas, et ces dernières sont peut-être plus acharnées que les autres à tapoter sur l'instrument cher à Thalberg.

Théodore chercha donc longtemps l'oiseau rare sans pouvoir le dénicher. Il parcourut toutes les classes de la société canadienne, passa du quartier Est au quartier Ouest, grimpa les côtes du Beaver Hall, descendit dans les ruelles du faubourg Ste-Anne, éprouva les trois races du royaume uni, se présenta même dans les familles exotiques. Partout il y rencontra de suaves demoiselles, des blondes, des brunes, des grosses, des maigres, des grandes, des petites, des moyennes, des belles-mères avançantes, des pères aimables, des frères prévenants ; mais hélas ! brune ou blonde, grosse ou maigre, petite ou grande, la jeune fille, après quelques instants de conversation, se mettait, sur un signe de